

Alexandre
BOURBAKI

LE RÉCEPTEUR



TRAITÉ DE BALISTIQUE

FINALISTE – GRAND PRIX LITTÉRAIRE ARCHAMBAULT

PREMIÈRE SÉLECTION – PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

« Lire ce *Traité de balistique*, c'est s'ouvrir des portes sur une multitude de possibilités et d'explications au sujet de personnages récurrents et de situations bizarres, le sourire aux lèvres et l'œil parfois humide. C'est drôle, c'est touchant, c'est absurde, c'est plein de trappes et de pièges et c'est une lecture d'un constant ravissement et d'une grande poésie. »

Michel Tremblay

« *Traité de balistique* a transmuté un matériau scientifique en matière poétique. N'est-ce pas là une fabuleuse alchimie? »

La Presse

« Alexandre Bourbaki, ce mathématicien fictif initié à la science par Tintin (?!), pourrait être un descendant des Encyclopédistes ayant goûté aux psychotropes. »

Ici

« Un livre singulier, désopilant et extraordinairement imaginatif. »

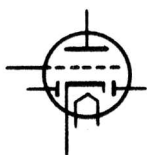
Le Soleil

DU MÊME AUTEUR

Grande Plaine IV, Alto, 2008

Alexandre Bourbaki

Le récepteur



Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Alexandre Bourbaki remercie le Conseil des arts et des lettres du
Québec de son appui financier.

Certains des textes suivants ont fait l'objet d'une lecture publique en
avril 2006. Pour l'occasion, Alexandre Bourbaki était représenté par
Nicolas Dickner, Sébastien Trahan et Bernard Wright-Laflamme,
avec la collaboration des Productions Rhizome.

Illustrations : Martin Giraldiv, Igor Skeniev/KX3 Communication

TEXTE EXTRAIT DU *TRAITÉ DE BALISTIQUE*
D'ALEXANDRE BOURBAKI.

ISBN : 978-2-89694-100-1

© Éditions Alto, 2013

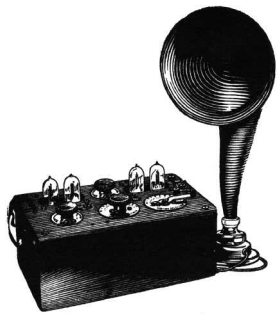


FIGURE 1

Mon oncle Robert, fantassin du Régiment des Fusiliers du Mont-Royal, revint d'Europe vers la fin de l'été 1943.

Blessé dans des circonstances nébuleuses, il était brièvement passé par la table d'opération et avait été parqué à bord d'un cargo, parmi les estropiés et les invalides. Il retraversa l'Atlantique d'est en ouest, débarqua sur le quai 21 du port d'Halifax et sauta sur le premier train en direction de Montréal, où il arriva par un dimanche après-midi pluvieux.

Aucun membre de la famille n'attendait mon oncle à la gare Bonaventure et il remonta le boulevard Saint-Laurent tout seul, à pied sous la pluie battante, jusque dans la Petite Italie. La ville avait considérablement changé en son absence : on n'y voyait plus que des femmes, des enfants et des vieillards. Le moindre mâle pourvu d'un index en état de marche avait été conscrit, équipé et catapulté au front, laissant derrière un pays à la population étrangement disproportionnée.

Oncle Robert arriva chez nous à la tombée de la nuit. En mettant le pied dans le vestibule, il flaira (non sans inquiétude) l'odeur grasseuse de l'effort de guerre. Il fronça les sourcils. À l'évidence, de graves changements s'étaient produits dans cette maison.

Il déposait à peine son gros sac militaire que tante Carmen fit irruption dans le vestibule. Elle se planta devant son frère cadet et le toisa longuement, sans parvenir à le reconnaître. Pendant un bref instant, elle soupçonna les Services nationaux de guerre de leur avoir fourgué le premier démobilisé disponible.

Oncle Robert se retrouva bientôt entouré de ses sœurs et d'une multitude de neveux intimidés. Personne ne l'invitait à entrer et il commençait à se demander s'il se trouvait bien dans la bonne maison.

En fait, ma tante Carmen réfléchissait à la question de l'espace vital.

— On va le mettre où, celui-là? La maison est pleine!

Tante Dina suggéra de le caser dans le réduit sous l'escalier, mais tante Carmen rétorqua qu'ensuite on ne saurait plus où mettre l'aspirateur. Tante Enola proposa d'utiliser l'espace entre le mur et la fournaise, dans la cave, là où l'on rangeait habituellement les vieux cartons, mais après quelques essais, l'interstice se révéla trop exigü pour y insérer confortablement un oncle de taille moyenne.

Tandis que Robert époussetait les toiles d'araignée sur sa chemise, on décida de l'installer dans la chambre des enfants, où il pourrait partager mon minuscule matelas.



Tous les matins, la chaîne de montage se mettait en branle à six heures pile.

Chacun disposait de très exactement deux minutes d'intimité dans la seule salle de bain de la maison pour évacuer les fluides nocturnes et s'asperger d'eau glacée. On déjeunait à toute vitesse – pain sec, gruau clair, café synthétique – et on se levait de table pour s'acquitter des tâches domestiques. Il fallait, en moins de sept minutes, laver la vaisselle, balayer le plancher, faire les lits et préparer les boîtes à lunch.

Ensuite, tout le monde filait au charbon.

Vers sept heures dix, tante Dina et cousine Irène partaient pour la Defence Industries Limited, où elles s'occupaient du calibrage des cartouches de calibre .303. Le gros du convoi familial, composé de tante Fernanda, belle-sœur Georgia et tante Enola, s'ébranlait peu après vers les immenses ateliers Angus, où elles assemblaient des chars d'assaut et des locomotives. Cinq minutes plus tard, mes cousins décampaient pour l'école et cousine Bernadette partait en direction des chaînes de montage de la Canadian Vickers.

Ces mouvements de troupe s'effectuaient à la minute près, six jours par semaine, cinquante-deux semaines par année, sans la moindre interruption.

Lorsque l'oncle Robert descendit déjeuner, le lendemain de son arrivée, il trouva naturellement la maison déserte. Il ne restait, dans la cuisine, que ma tante Carmen et ma grand-mère Armande, mais il faut dire que ma grand-mère ne comptait presque plus au nombre des personnes. Depuis le plébiscite sur la conscription, en avril 1942, elle avait accroché son tablier et s'était assise dans sa chaise berçante pour ne plus s'en relever, réfugiée dans un impénétrable mutisme. Elle se berçait désormais sans interruption, jour et nuit, dans un *sit-in* obstiné contre la bêtise humaine.

Désormais, on ne voyait plus son visage qu'en de rares occasions. En effet, sa chaise berçante était affligée d'une légère asymétrie qui entraînait une très lente rotation de grand-mère sur elle-même. Propulsée par son obstination, elle accomplissait très exactement une révolution quotidienne avec une régularité qu'affectaient à peine ses quelques heures de sommeil. Résultat : elle montrait le dos à l'humanité durant le jour et ne dévoilait sa face cachée qu'à la nuit tombée.

En fait, elle tournait sur elle-même avec une telle précision que ma tante Carmen avait tracé un cercle de craie gradué autour de sa chaise, dont elle se servait pour ajuster les horloges de la maison. Même les invalides devaient servir à quelque chose, en cette époque trouble.

Ma tante, inutile de le préciser, ne laissa pas Robert déjeuner tranquillement. Elle le bombardait de questions afin de déterminer comment il prendrait part aux activités

domestiques. Pour un démobilisé, il semblait en bon état de marche. Pour quelle raison l'avait-on renvoyé au pays ?

— Un obus, déclara laconiquement l'oncle Robert.

Il souleva le béret dont il ne se départissait jamais – pas même pour dormir – et exhiba une large cicatrice où quelques cheveux fous recommençaient tout juste à pousser. Un éclat d'obus lui avait fendillé la calotte crânienne et les chirurgiens avaient dû y insérer une plaque de métal afin d'empêcher que son cerveau ne tourne doucement dans le sens des aiguilles d'une montre, à l'instar de l'eau qui s'échappe du lavabo. Ce miracle de la chirurgie moderne entraînait toutefois un embêtant effet secondaire : la plupart des patients souffraient d'un grésillement permanent dans les oreilles.

Pour ma tante Carmen, ce grésillement ne suffisait pas à dispenser mon oncle de ses responsabilités familiales. S'il voulait rester ici, il devrait trouver un travail.

L'affaire ne s'annonçait pas si simple qu'il y paraissait : jadis horticulteur, mon oncle Robert ne connaissait rien de la mécanique, ignorait la différence entre une molette et un piston, ne maniait ni la scie ni le marteau ni le trusquin, et souffrait de maladresse chronique. Il n'avait plus sa place dans ce monde remodelé par l'industrie militaire.

L'interrogatoire en resta là, mais Robert ne perdait rien pour attendre.

Chaque soir, toute la famille revenait dans

un ordre rigoureusement inversé – comme si on avait assisté au mouvement précis d'un mécanisme en marche arrière.

Ma cousine Bernadette arrivait la première, suivie de mes cousins, qui se lançaient aussitôt dans leurs devoirs. Puis, mes tantes débarquaient l'une après l'autre, épuisées et irascibles. On préparait le souper, on mangeait avec discipline et on nettoyait illico la cuisine. Lorsque les enfants dormaient, on respirait enfin – et mes tantes se livraient alors à leur seul loisir : elles écoutaient la radio.

Nous avons naguère possédé notre propre récepteur radio, mais grand-mère Armande l'avait poussé dans l'escalier peu avant le plébiscite. Depuis, mes tantes et quelques autres voisines s'entassaient dans le salon du voisin afin d'écouter les discours du Trône, les analyses de l'évolution du front, les pertes de l'ennemi, sans oublier la litanie des destroyers récemment envoyés par le fond, les avis de décès, le chapelet et les bulletins de propagande – tout cela parsemé de fragments du *Ô Canada* interprété par la fanfare de la Gendarmerie Royale.

Il s'agissait en fait de la seule musique dont on permettait la diffusion.

L'hymne national jouait à 5 h 30 du matin, à midi pile, à l'heure du souper, à une heure du matin et en indicatif musical de la plupart des émissions, de telle sorte que le citoyen moyen encaissait les premières mesures du *Ô Canada* vingt fois par jour. Comme personne ne pouvait se payer un phonographe et que tous les musiciens jouaient du clairon

en Europe, nous habitons désormais un pays sans musique.

Cet ennuyeux quotidien allait pourtant changer au début de l'automne – et la faute en reviendrait à nul autre que l'oncle Robert.

Un pluvieux septembre s'était abattu sur Montréal. Mon oncle, toujours désœuvré, commençait à regretter le miaulement des obus et les tranchées boueuses. Le grésillement dans ses oreilles allait en s'accroissant, menaçant de couvrir bientôt tous les autres sons. Et c'est alors qu'une nuit, accroché à son étroite moitié de notre lit, il entendit la voix d'un homme qui s'exprimait dans une langue étrangère.

Oncle Robert crut d'abord qu'il rêvait, mais il prit bientôt conscience qu'il n'était même pas en train de dormir. Les yeux grands ouverts, il écoutait l'étrange monologue avec un début d'appréhension.

Il ouvrit la lumière mais ne trouva que mes cousins endormis, et moi qui le considérait avec inquiétude. Nous nous regardâmes en silence pendant une longue minute, au terme de laquelle il m'annonça, fort sérieusement :

— J'entends parler turc !

Mon regard désemparé ne lui apporta aucun secours et il courut réveiller tante Carmen afin de lui demander si elle entendait, elle aussi, cet énigmatique Ottoman. Cette dernière, qui entretenait depuis longtemps des doutes quant à la compétence des chirurgiens militaires, se rendit à une évidence de son cru : oncle Robert avait perdu un boulon.

— Suis pas fou ! protestait l'oncle Robert en se grattant furieusement le creux de l'oreille. J'entends vraiment parler turc !

Mes autres tantes, réveillées par l'altercation, s'étaient approchées afin de connaître le fin mot de l'histoire. Oncle Robert était convaincu qu'en auscultant son tube auditif, on pourrait entendre la même chose que lui. Oreille tendue, il s'avavançait vers tante Carmen, qui reculait avec un air dégoûté.

— Arrête de t'éloigner, tu n'entendras rien ! Bon, ça s'est arrêté. Non, attends, ça recommence... Maintenant c'est... C'est de la musique ! J'entends une polka !

Tante Carmen ouvrit de grands yeux. D'un point de vue historique, entendre des voix constituait un indiscutable symptôme de démence, mais entendre de la polka ? La situation était pour le moins inédite. Ébranlée, elle consentit à affronter le ridicule et colla son oreille à l'oreille de Robert. Nous observions le manège en chuchotant des commentaires inquiets.

Tante Carmen réclama soudain le silence en agitant la main.

Tout au fond du conduit auditif de l'oncle Robert, elle entendait pour la première fois de sa vie l'écho lointain des Frères Ivanovitch en train d'interpréter leur célèbre version de *Dancing Cheek to Cheek*, ce qui confirmait (pour le moment du moins) que mon oncle n'était pas fou.

Incrédule, toute la famille défila auprès de l'oncle Robert afin d'entendre l'inadmissible : l'oreille émettait des polkas !

— C'est sûrement la plaque d'acier qu'ils t'ont vissée dans le crâne, grogna tante Carmen en se grattant le menton. Ça doit capter la radio, comme une antenne.

Mon oncle ne s'était pas encore remis du choc que tante Carmen lui enfonçait dans l'oreille une feuille de papier d'emballage enroulée. Dans la chambre bondit soudain l'accordéon de Pavel Ivanovitch, sommairement amplifié par ce cornet de fortune. Les polkas semblaient jaillir d'une épaisse boîte de carton, mais peu importait, il s'agissait de la première musique qui résonnait dans notre maison depuis des années! Sous l'émotion, tante Enola éclata en sanglots et cousine Irène s'évanouit, ce qui engendra une brève panique parmi mes cousins.

Nos rêves, cette nuit-là, furent saturés de soubresauts et de rythmes exotiques.

Dès le lendemain matin, tante Carmen entreprit d'étudier le phénomène avec attention. Elle s'empressa tout d'abord de confectionner un solide cornet de carton, qu'elle ankra dans l'oreille de l'oncle Robert à l'aide d'un suspentoir de broche. Dieu merci, les polkas résonnaient toujours, entrecoupées d'interventions dans l'énigmatique langue qu'oncle Robert affirmait être du turc.

Animée par la curiosité scientifique – et par le désir d'entendre Bing Crosby – elle frappait et secouait mon oncle dans tous les sens. Ces expérimentations enthousiastes demeurèrent sans succès: dépité et dépeigné, Robert refusait de changer de fréquence.

À la séance de radio du voisin, ce soir-là, l'absence de mes tantes ne passa pas inaperçue. Trois voisines, en proie à une incontrôlable curiosité, vinrent écornifler. Elles trouvèrent notre salon en grand désordre, mes tantes et mes cousins en train d'improviser des dandinements malhabiles au son du Politburo Polka Orkestr. La scène était si inattendue que les voisines restèrent paralysées sur le pas de la porte. Mes tantes les attrapèrent par la manche et les tirèrent sur la piste de danse.

Oncle Robert se serait volontiers laissé emporter par la folie ambiante, mais il s'était vite aperçu de l'impossibilité évidente de danser la polka avec un cornet de cinquante centimètres arrimé à l'oreille. Il se tournait donc les pouces d'un air résigné, assis entre le porte-journaux et le vaisselier. Il avait essayé de taper la mesure avec son pied mais mes tantes l'avaient rabroué, jugeant que cela provoquait des distorsions. Il tentait donc de rester aussi immobile qu'un meuble.

Les voisines repartirent vers deux heures du matin et nous nous couchâmes à contrecœur. Dans la chambre d'à côté, on entendait tante Enola ronfler comme un bimoteur, ainsi que d'occasionnels éclats de rire somnambules.

La situation semblait plus calme de notre côté du mur, mais je devinais, au rythme de sa respiration, que mon oncle était dépassé par les événements.

Certes, ce n'était pas la première fois qu'un pauvre humain devenait l'intermédiaire entre

le ciel et la terre. Jeanne D'Arc, par exemple, avait longuement discuté avec saint Michel sur le bord du pré. Le Saint-Esprit se manifestait sous forme de langue de feu, après l'heure du souper. Quant à la Vierge Marie, elle apparaissait à tout un chacun, depuis Fatima jusqu'à Lourdes en passant par la 46^e rue à New York.

L'oncle Robert, pour son malheur, disposait d'un interlocuteur beaucoup moins commode.

Les ondes courtes n'obéissaient à personne. Elles se moquaient des frontières géologiques et politiques : émises à l'autre bout du monde, elles rebondissaient contre l'ionosphère pour réapparaître de ce côté-ci du globe, au gré des vents solaires, de l'ionisation de l'atmosphère et des tempêtes magnétiques. Elles franchissaient le détroit de Béring, survolaient l'Alaska, le Yukon, le Grand Lac de l'esclave et les tourbières du nord de l'Ontario pour finalement atteindre la banlieue de Montréal, puis le quartier Villeray où elles traversaient le parc Jarry, descendaient le boulevard Saint-Laurent, tournaient sur la rue Mozart en faisant fi du sens unique, entraient chez nous sans frapper et prenaient impitoyablement possession de Robert, oncle sans défense s'il en fût.

De toute évidence, mon oncle aurait préféré transiger avec le Barbu habituel.

À cette époque, en effet, on solutionnait les problèmes spirituels à grands coups de petit catéchisme. Or, cet ouvrage de référence, essentiel lorsqu'il s'agissait d'évincer

le Malin, ne servait à rien en cas de possession par les ondes courtes (ou longues) : on n'y prodiguait aucune mise en garde, aucune prière d'urgence, aucun mode d'emploi. Le petit catéchisme n'était pas un manuel d'électronique.

Oncle Robert ne se posait, au fond, qu'une seule question : qu'attendait-on de lui ? Pour toute réponse, il ne recevait que des polkas.

Vingt-quatre heures suffirent aux ondes courtes pour semer la pagaille dans notre famille. Dès le lendemain matin, n'importe qui utilisa la salle de bain à n'importe quel moment et dans n'importe quel ordre. Mes cousins partirent une demi-heure en retard pour l'école tandis que mes tantes traînaient à table en se lançant des boulettes de mie de pain trempées dans la confiture.

Oncle Robert, comprenant que la diffusion des polkas représentait sa seule contribution possible à l'effort de guerre, restait sagement assis sur son tabouret, dans le salon, le cornet à l'oreille. Il lisait les vieux journaux, se tournait les pouces d'un air las, regardait les feuilles d'érable tomber et s'éparpiller au rythme d'une valse infiniment déprimante.

Pendant ce temps, la rumeur se répandait à travers la ruelle que nous possédions un oncle radiophonique. On se colportait la nouvelle d'un balcon à l'autre, au travers des clôtures et par-dessus les cordes à linge. À la nuit tombée, cinq voisines vinrent se joindre à la danse. La nuit suivante, elles furent une petite dizaine, puis une quinzaine, une vingtaine – et en moins d'une semaine, nos

soirées de polka devinrent fameuses dans toute la Petite Italie.

Tania Vaskia, une Ukrainienne de la rue Saint-Zotique, élucida le mystère des ondes radio : le turc était en fait du russe, teinté d'un fort accent de Sibérie orientale et d'une bonne dose d'argot chinois. Quant au signal radio, il provenait de Radio Svetlana, en direct de Vladivostok.

Non contente de traduire le charabia qui nous arrivait de la haute atmosphère par le truchement de l'oncle Robert, cette débrouillarde Ukrainienne se proclama spécialiste ès polkas. Fièremment postée à l'embouchure du cornet, elle nous présentait au fur et à mesure les différents groupes de polka qui faisaient la gloire de l'Union des républiques socialistes soviétiques : la Famille Boïnoff, le Michel Strogoff Polka Quatuor, les Petits Chanteurs du Komsomol, le Bolchevik Big Band, les Sœurs Vavinovitch de la Volga et l'inimitable Bolduc Rouge Polka Trio.

Elle commença bientôt à offrir des cours de danse en échange de coupons de beurre et de sucre. Mes tantes sautèrent sur l'occasion et devinrent rapidement expertes dans les moindres subtilités du pas de polka. Elles commençaient à déplorer qu'il ne restât plus un seul homme dans le quartier. Cette guerre leur semblait désormais interminable.

Chaque matin, le calme retombait dans la maison, car mon oncle captait moins bien les ondes courtes durant le jour. Ma tante Carmen enrageait. Elle ne supportait plus le silence. Elle aurait aimé que cette maison soit

un feu roulant de polka, un grand festival de la danse et du bruit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Allez, plus fort! criait-elle à l'oncle Robert en lui tordant tous les appendices et en lui enfonçant les doigts dans la moindre cavité, en quête de l'improbable organe susceptible de provoquer une augmentation de volume.

En désespoir de cause, elle bricola un supercornet aux dimensions impressionnantes, qui donna à mon oncle la silhouette pachydermique d'un sousaphone et lui infligea un torticolis chronique sans pour autant augmenter sa puissance de diffusion.

Oncle Robert endurait ces expériences sans oser protester: d'ici à ce que le premier chèque de sa rente d'invalidé de guerre arrive, sa situation au sein de la famille demeurerait précaire. Il avait intérêt à collaborer.



Cette époque faste dura près de six mois.

La renommée de notre famille s'était répandue bien au-delà des frontières du quartier. Chaque soir, les danseurs affluaient des quatre points cardinaux pour venir marteler le plancher de notre salon, arrivant d'aussi loin que du Mile End et de Rosemont. Certains soirs, on faisait la queue jusqu'au marché Jean-Talon et ma tante Carmen chargeait un coût d'entrée de dix sous, ce qui nous valut rapidement une réputation de contrebandiers.

Notre demeure avait pris des allures de maison close. Le plancher du salon menaçait de défoncer, la tapisserie exhalait une odeur de tabac et nous avions tous le regard cerné, les mains tremblantes, le cuir des tympan insensible. Tandis que les tantes visaient de plus en distraitemment leur quota de vis sur les chaînes de montage, mes cousins cognaient des clous sur leur cahiers de classe et oncle Robert passait ses journées dans une léthargie malsaine.

À ce train-là, nous risquions d'être tous décimés par l'épuisement. Mais que faire ? Il était impensable de donner sa démission et nul n'osait envisager de sacrifier les soirées de polkas.

L'épuisement se combina au dilemme en une mixture explosive et, un matin, l'inévitable se produisit : tante Enola refusa de se lever.

Accrochée à ses draps, les yeux injectés de sang, elle criait à tue-tête.

— J'en peux plus ! Je retourne plus à l'usine ! Mackenzie King ira les riveter lui-même, ses tabarnakoff de moteurs de char d'assaut !

Elle s'égosilla de la sorte pendant quinze bonnes minutes jusqu'à ce qu'interviennent deux agents des Services nationaux de guerre auxquels ma tante Dina avait inconsidérément ouvert la porte, croyant qu'il s'agissait de réparateurs de fournaise. Ils embarquèrent Enola pour les camps de travail de l'Ontario et on n'entendit plus jamais parler d'elle.

L'affaire nous inspira le sentiment d'être allés trop loin.

Les soirées de polka commencèrent à se terminer plus tôt, puis à s'espacer. Les quarts de travail à l'usine reprirent leurs droits. Mes tantes retrouvèrent leur mine déprimée, qu'accentuait la grisaille glaciale de l'hiver montréalais – particulièrement rigoureux cette année-là. Le silence tomba sur la maison, ponctué par les grincements de grand-mère Armande, qui persistait à tourner sur elle-même. Tante Carmen se désintéressa totalement de l'oncle Robert et, n'eut été de mon insistance, elle aurait même oublié de le nourrir.

La situation en était là lorsque, le dernier vendredi soir de février, le cousin Gaston débarqua du train d'Halifax.

Son retour causa une surprise de taille puisque nous le croyions affecté à quelque lointain bled d'Afrique du nord. Mes tantes le traînèrent dans la cuisine afin qu'il puisse boire une décoction de prélat et se réchauffer les jointures.

L'irruption du cousin Gaston semblait avoir rompu la routine frigorifique du mois de février. Son visage bronzé et les toponymes berbères qu'il récitait avec un sourire tranquille diffusaient davantage de chaleur que notre vieille fournaise au mazout.

Tandis que nous tendions nos mains tremblantes vers lui, tante Carmen s'enquit des motifs de sa démobilisation. L'explication était fort simple : lors d'une ronde de reconnaissance, cousin Gaston avait posé le

piéd sur une mine. Il avait perdu la tête mais, coup de chance, on l'avait retrouvé non loin de là. Le temps d'une hâtive chirurgie, il avait été embarqué sur le premier cargo en partance pour Halifax, encore un peu sonné, un bout de métal fiché dans la tête et un autre épinglé sur la poitrine.

— J'entends encore des grésillements, ajouta-t-il en s'astiquant le creux de l'oreille avec l'auriculaire, mais à part ça, je suis en pleine forme.

Un silence stupéfait accueillit ces paroles.

Cousin Gaston, qui craignait de nous avoir choqué en révélant les détails chirurgicaux de sa démobilisation, s'apprêtait à demander pourquoi nous avions tracé un cercle de craie gradué autour de la chaise berçante de grand-mère Armande. Il n'eut pas le temps de formuler sa question que tante Carmen, arrivée par derrière, lui enfonçait un entonnoir dans l'oreille. Une rafale de djembés retentit dans la cuisine.

Nous restâmes bouche bée : cousin Gaston diffusait lui aussi ! Et pas des polkas transsibériennes (dont tout le monde, sincèrement, commençait à avoir ras le pompon), mais de l'authentique be-bop ougandais en direct de Kampala !

En moins d'une minute, tante Carmen avait pris la situation en main. Cousin Gaston se retrouvait assis dans le coin du salon, le cornet à l'oreille, tandis que mes cousines Henriette et Irène osaient quelques pas sur ces rythmes chauds et troublants. La manœuvre s'était déroulée si rapidement que le cousin Gaston n'avait pas eu le temps de

comprendre ce qui lui arrivait, ni de voir tante Dina pousser oncle Robert dans un placard.

L'époque de la polka appartenait désormais au passé. Cousin Gaston trônait sur son tabouret et, le jour comme la nuit, nous n'entendions plus que du be-bop.

Mon oncle demeura dans le placard pendant quelques mois. De temps à autre, je lui apportais à manger. Je le trouvais chaque fois un peu plus maigre, un peu plus poussiéreux.

Au mois d'avril, tante Carmen tomba sur lui alors qu'elle se livrait au grand ménage printanier. On se demanda quoi en faire. On ne pouvait tout de même pas le jeter aux ordures. Cousine Henriette proposa de le mettre en dépôt chez le prêteur sur gages, mais tante Carmen s'y opposa fermement. Pas question de bazarder ainsi un proche parent! Il fallait faire preuve de charité chrétienne... Elle décida plutôt de refiler l'oncle Robert au curé de la paroisse qui organisait justement, le dimanche suivant, une grande tombola au profit des mutilés de guerre.

Mon oncle ferait un excellent troisième prix.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER
Nikolski

Clint HUTZULAK
Point mort

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha
(théâtre)

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Paul QUARRINGTON
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE
Tarquimpol

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA
Une brève histoire du tracteur
en Ukraine

Thomas WHARTON
Logogryphe

Howard MCCORD
L'homme qui marchait sur la
Lune

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK
Effigie

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI
Grande plaine IV

Lori LANSENS
Les Filles

Nicolas DICKNER
Tarmac

Toni JORDAN
Addition

Rawi HAGE
Le cafard

Martine DESJARDINS
Maleficcium

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Dominique FORTIER

Les larmes de saint Laurent

Marina LEWYCKA

Deux caravanes

Sarah WATERS

L'Indésirable

Hélène VACHON

Attraction terrestre

Steven GALLOWAY

Le soldat de verre

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Christine EDDIE

Parapluis

Marina LEWYCKA

Des adhésifs dans le monde moderne

Lori LANSSENS

Un si joli visage

Karoline GEORGES

Sous béton

Annabel LYON

Le juste milieu

Dominique FORTIER

La porte du ciel

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob de Zoet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Serge LAMOTHE

Les enfants lumière

Isabelle FOREST

Les laboureurs du ciel

Andrew KAUFMAN

Minuscule

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Martine DESJARDINS
Maleficium
L'évocation

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Lori LANSENS
Les Filles
Un si joli visage
La ballade des adieux

Catherine LEROUX
La marche en forêt

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Margaret LAURENCE
Le cycle de Manawaka
L'ange de pierre
Une divine plaisanterie
Ta maison est en feu
Un oiseau dans la maison
Les Devins

Composition : Hugues Skene
Révision linguistique : Caroline Chabot
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com